

rosé de leurs larmes ; ils embrasseront fraternellement ceux contre lesquels ils ont combattu naguère, et, se pressant tous autour d'un même trône, ils consacreront à le défendre, ainsi que l'ordre, la religion et la vraie liberté, les armes qu'ils employaient à s'exterminer mutuellement. Jour heureux celui où la mère-patrie ouvrira ses bras aux princes et aux sujets espagnols qui gémissent exilés loin d'elle ! Ce jour là, le peuple d'Espagne, comblé de joie, laissera aller son cœur aux plus douces espérances."

Ce vœu si touchant du *Catolico* sera-t-il exaucé ? Y songe-t-on même à Madrid ? Nous voyons bien que le chef politique a fait mettre en liberté les personnes détenues pour des fautes légères ; mais est-ce là le premier symptôme, le premier acte d'une réconciliation nationale ?

RIO-JANEIRO

*Mines d'or et d'argent.*—Un journal brésilien, l'*Irís*, nous donne les détails suivants sur les mines d'or et de diamans, récemment découvertes dans la province de Bahia.

" Il y a quelques années, des veines d'or furent trouvées, par hasard, dans l'Assura, et bientôt beaucoup de contrebandiers affluèrent dans cette partie déserte de Bahia, située non loin des rives méridionales du San-Francisco, pour y tenter la fortune ; cependant cet or n'était que le signe précurseur des richesses étonnantes qu'on ne tarda pas à y rencontrer. L'industrie minière s'y développa dans tous les sens, et bientôt on découvrit des couches de diamans d'une richesse incalculable ; dans chaque ruisseau, dans chaque colline de ces districts et de la vaste plaine de Sincara, des trésors inestimables en or et pierres précieuses vinrent se présenter spontanément à la main de l'homme. Attirés par cet appât, de nombreux émigrés de la ville et de la province de Bahia, de Minas, même de Rio-Janeiro, s'y transportèrent pour les exploiter. La première once d'or fut trouvée il y a à peine trois ans, et aujourd'hui ces régions, naguère désertes, contiennent déjà une population de plus de quarante mille âmes.

" On aurait de la peine à croire tout ce qui se dit des produits de cette exploitation, si les lettres et les rapports des témoins oculaires ne le confirmaient. Une lettre dit : " L'or est commun et abondant dans tous les ruisseaux, dans le terrain entier ; personne ne s'en occupe, tous courent aux diamans. " Nos lecteurs se formeront une idée plus précise de l'importance de ces richesses, quand ils sauront que, d'après les estimations du commerce anglais, un seul paquebot a emporté dernièrement de Bahia à peu près pour mille contes de réis (2,666,000 fr.) de diamans en Europe, quoique la plus grande partie de ces pierres précieuses viennent d'abord à Rio-Janeiro, où, à cause d'une plus grande abondance de capitaux et parce qu'on y connaît mieux ce genre de commerce, les diamans sont mieux payés."

ÉTATS-UNIS

*Une situation terrible.*—Les journaux de la Nouvelle-Orléans nous donnent de lamentables détails sur la situation de plusieurs milliers d'émigrés Allemands qui, jetés sur les rives du Mississippi, à la suite de naufrages multipliés de bateaux et steamboats, y sont entassés et y meurent de faim et de froid, la glace qui interrompt la navigation dans ces parages ne leur permettant de pouvoir ni remonter ni descendre. Sur une île, au-dessus de Memphis, il y a un cent de ces malheureux naufragés, et à Cairo on en compte plus de deux mille.

## DOM FULGENCE

Jenny fit une petite moue qui n'annonçait rien de favorable pour l'observation du carême. En attendant, elle permit à Dom Fulgence de se faire servir chez lui, faveur qu'il sollicita quand il apprit qu'il y avait presque toujours des étrangers au déjeuner et au dîner.

Les choses ainsi réglées, le jeune ménage continua de mener la vie la plus turbulente, et ne vit le bon Chartreux que quelques moments le matin. La matinée d'une élégante est fort courte à Paris elle se lève tard, donne beaucoup de temps à son *négligé*, s'occupe *essentiellement* de sa parure du soir, disserte savamment avec sa marchande de mode et sa couturière, reçoit de ses marchands et de ses ouvriers des mémoires qu'elle cache bien vite au fond de son secrétaire ; car ce sont de vrais trouble-fêtes, qu'elle réglera quand elle en *aura le temps*. Mais ce temps n'arrive jamais, et de pauvres gens mécontents vont se plaindre au mari qui paie, et gronde sa chère moitié. Celle-ci n'en tient compte, et reçoit agréablement le petit sermon conjugal. De là, des querelles, des refroidissements, des antipathies..... et tout cela parce qu'une femme ne sait pas résister à une fantaisie, et qu'elle ignore que retourner l'argent de celui qui travaille, c'est précipiter quelquefois tout un ménage dans les horreurs de la faim et du désespoir. Dom Fulgence était témoin de ces coupables extravagances : il se taisait, ou ne disait qu'un mot indirect et plein de douceur. Il était si bon, que lors même qu'il gémissait le plus amèrement sur les misères humaines, il conservait une tendre compassion pour ceux mêmes qu'il blâmait. Jenny ne put voir tant de vertu sans en être attendrie, elle s'attacha sincèrement à son beau-frère, et le faisait le confident de ses peines de ménage. Une occasion se présenta bientôt où les consolations de Dom Fulgence lui devinrent plus nécessaires encore. Un catarrhe négligé vint mettre les jours de Jenny en danger. C'était la suite iné-

vitabile d'un hiver où les veilles et les plaisirs s'étaient succédés sans relâche, et le résultat funeste de ces triste nudités qui font gémir la pudeur et gronder la sagesse. Condamnée à *garder sa chambre*, à ne plus parler, à fermer sa porte à tout le monde, la jeune malade mourut bientôt d'ennui, et se demanda en bâillant : " Que vais-je faire ? de la tapisserie ? le beau plaisir ! Ecrire ? à qui ? plus de billets de matin pour la pauvre recluse. Lire ? mais quoi ? Félix me défend les romans, la poésie m'endort. L'histoire ? ah ! l'histoire, mais nous en faisons tous les jours de bien plus amusantes, de bien plus variées que toutes les histoires anciennes. La morale ? qu'en ferais-je ? je sais tout ce qu'il faut en savoir.... Ah ! bon Dieu ! que faire ? seule aujourd'hui, seule encore demain.... Sophie, courez vite dire à Dom Fulgence que je le demande. Un Chartreux ! triste ressource ! cela toutefois vaut mieux que rien."

Le bon père arriva, écouta les doléances de la malade avec tant d'intérêt et de douceur, que la pauvre femme s'écria. " Pourquoi Félix ne peut-il ni m'entendre ni me consoler comme vous ?... Ah ! si vous saviez !... car, voyez-vous, ce secret m'étouffe, il m'échappe malgré moi. Ah ! si vous saviez, si vous saviez....—Et quoi, ma bonne sœur ?—Félix ne m'aime plus. " Et Jenny éclata en sanglots. " Vous vous trompez, ma sœur ; Félix vous aime toujours.—Non, non ; lorsqu'au commencement de mon mariage j'éprouvais la plus légère indisposition, tendre, attentif, il me veillait, me servait lui-même... et aujourd'hui quelle différence ! il ne m'a pas donné une seule soirée depuis que je suis malade.—Vous m'étonnez : Félix aimait tant la vie domestique ! Qui a pu lui faire prendre des habitudes si opposées à celles de toute sa vie ? Serait-ce vous, ma sœur ?—C'est... c'est moi... si l'on veut : pouvais-je rester reléguée ? et une fois à Paris, il a bien fallu vivre comme on vit à Paris.—Ma pauvre sœur, qu'avez-vous fait ? vous pouviez être si heureuse avec un homme aimant, de mœurs parfaites ! Hélas ! pourquoi avoir ambitionné l'ombre du bonheur, quand vous jouissiez de sa réalité ! En conservant ses goûts et ses principes, Félix vous eût toujours aimée, lors même que l'âge ou la souffrance eussent flétri vos traits ; et à présent...—Oh ! à présent je vois que je le gêne, que je le fatigue ; il tremble que ma maladie soit longue, plus, pour lui que pour moi. Et elle sera longue, car mon médecin trouve que mon sang est brûlé, et qu'un total épuisement me menace si je ne suis le régime le plus sévère : plus de café ! de l'eau de poulet, du lait d'ânesse.—Toutes choses excellentes en carême, ma bonne sœur, si vous offrez à Dieu cette abstinence forcée. Vous voyez que le maigre n'est pas nuisible : les médecins mêmes le regardent comme nécessaire à cette époque de l'année où le sang et les humeurs sont en effervescence.—Je voudrais que Félix crût à cette vérité, car il mange à faire peur.—Il était si sobre !—Comment de rester sobre avec le meilleur cuisinier de Paris ! Félix a acquis une réputation gastronome qu'il soutient avec gloire.—Pauvre Félix ! pauvre frère ! qui ! il a pu descendre à des goûts si grossiers, se faire un dieu de son ventre !—L'idole n'est pas noble, et cependant elle nous coûte cher. Mon cuisinier nous ruine.—Il vous ruine, et des malheureux expirent de besoin... C'est horrible, c'est barbare !—Ce serait horrible si on y réfléchissait ; mais qui donc a le temps de réfléchir dans le monde ? Si vous connaissiez le tourbillon qui nous emporte, vous comprendriez que l'étourdissement dans lequel on vit ne laisse que le temps de jouir, et non de penser. Voyez-vous avec quelle rapidité tourne le cercle de dîners, bals, la toilette ? la toilette surtout prend un temps énorme, dont vous n'avez pas d'idée. Oui, dit Dom Fulgence en souriant je ne fais difficilement une idée de ces riens érigés en affaires graves. Au milieu de cette tourmente, comment pouvez-vous voir votre mari ?—Ah ! nous nous rencontrons souvent, et alors, si nous avons quelque chose à nous dire, nous causons dans un coin du salon.—Et vous vous étonnez que votre mari n'ait plus pour vous la sainte et vive affection qu'il vous portait d'abord !...—Mais moi je l'aime toujours, et cependant je vis constamment dans le monde.—Non, ma sœur, non, vous ne l'aimez pas ; car lorsqu'on chérit celui que Dieu nous ordonne d'aimer, on lui sacrifie toutes choses, et vous, ma pauvre enfant, vous avez sacrifié votre mari à des passions vaniteuses qui vous ont à peine donné un moment de joie, et qui vous préparent un long repentir."

Dom Fulgence finissait à peine ces mots que Félix entra brusquement dans la chambre. " Je suis malade, dit-il plus brusquement encore.—Qu'avez-vous ?—Je ne sais, je suis pris à la main d'une douleur intolérable ; elle me brûle, regardez !—Mais votre main est rouge et enflée : c'est la goutte !—Bah ! la goutte à mon âge ! Bon, voilà le docteur ! il arrive bien à propos."

Félix, inquiet, hors de lui, ne s'occupait non plus de sa femme, que si elle n'eût pas été là et malade ; il s'empara du médecin et lui dit : " Qu'est-ce cela, mon cher docteur ?—C'est la goutte.—